

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

MUSSET

Proverbe dramatique — 1834

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

PERDICAN	144 répliques
CAMILLE	128 répliques
LE BARON	68 répliques
MAÎTRE BLAZIUS	43 répliques
MAÎTRE BRIDAINE	34 répliques
ROSETTE	25 répliques
DAME PLUCHE	24 répliques
CHOEUR	20 répliques
PAYSAN	6 répliques

Personnages muets & suite : PAYSANS, VALETS, etc

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	30
ACTE III	58

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Maître Blazius, Dame Pluche, le Choeur.

(Une place devant le château.)

LE CHOEUR

« ascarmouche »,

MAÎTRE BLAZIUS

Que ceux qui veulent apprendre une nouvelle d'importance
m'apportent ici premièrement un verre de vin frais.

LE CHOEUR

Voilà notre plus grande écuelle ; buvez, maître Blazius ; le vin est bon ;
vous parlerez après. 5

MAÎTRE BLAZIUS

Vous saurez, mes enfants, que le jeune Perdican, fils de notre seigneur,
vient d'atteindre à sa majorité, et qu'il est reçu docteur à Paris. Il re-
vient aujourd'hui même au château, la bouche toute pleine de façons de
parler si belles et si fleuries, qu'on ne sait que lui répondre les trois
quarts du temps. Toute sa gracieuse personne est un livre d'or ; il ne 10

voit pas un brin d'herbe à terre qu'il ne vous dise comment cela s'appelle en latin ; et quand il fait du vent ou qu'il pleut, il vous dit tout clairement pourquoi. Vous ouvririez des yeux grands comme la porte que voilà de le voir dérouler un des parchemins qu'il a coloriés d'encre¹⁵ de toutes couleurs de ses propres mains et sans rien en dire à personne. Enfin c'est un diamant fin des pieds à la tête, et voilà ce que je viens annoncer à Monsieur le Baron. Vous sentez que cela me fait quelque honneur, à moi, qui suis son gouverneur depuis l'âge de quatre ans ; ainsi donc, mes bons amis, apportez une chaise, que je descende un peu de cette mule-ci sans me casser le cou ; la bête est tant soit peu rétive, et je ne serais pas fâché de boire encore une gorgée avant d'entrer.²⁰

LE CHOEUR

Buvez, maître Blazius, et reprenez vos esprits. Nous avons vu naître le petit Perdican, et il n'était pas besoin, du moment qu'il arrive, de nous en dire si long. Pussions-nous retrouver l'enfant dans le coeur de l'homme !²⁵

(Il sort.)

MAÎTRE BLAZIUS

Ma foi, l'écuelle est vide ; je ne croyais pas avoir tout bu. Adieu ; j'ai préparé, en trottant sur la route, deux ou trois phrases sans prétention qui plairont à monseigneur ; je vais tirer la cloche.

LE CHOEUR

Durement cahotée sur son âne essoufflé, Dame Pluche gravit la colline ;³⁰ son écuyer transi gourdine à tour de bras le pauvre animal, qui hoche la tête un chardon entre les dents. Ses longues jambes maigres trépignent de colère, tandis que de ses mains osseuses elle égratigne son chapelet. Bonjour donc, Dame Pluche, vous arrivez comme la fièvre, avec le vent qui fait jaunir les bois.³⁵

DAME PLUCHE

Un verre d'eau, canaille que vous êtes ! Un verre d'eau et un peu de vinaigre !

LE CHOEUR

D'où venez-vous, Pluche, ma mie ? Vos faux cheveux sont couverts de poussière, voilà un toupet de gâté, et votre chaste robe est retroussée jusqu'à vos vénérables jarretières.

40

DAME PLUCHE

Sachez, manants, que la belle Camille, la nièce de votre maître, arrive aujourd'hui au château. Elle a quitté le couvent sur l'ordre exprès de monseigneur, pour venir en son temps et lieu recueillir, comme faire se doit, le bon bien qu'elle a de sa mère. Son éducation, Dieu merci, est terminée, et ceux qui la verront auront la joie de respirer une glorieuse fleur de sagesse et de dévotion. Jamais il n'y a rien eu de si pur, de si ange, de si agneau et de si colombe que cette chère nonnain ; que le seigneur Dieu du ciel la conduise ! Ainsi soit-il. Rangez-vous, canaille ; il me semble que j'ai les jambes enflées.

45

LE CHOEUR

Défriguez-vous, honnête Pluche ; et quand vous prierez Dieu, demandez de la pluie ; nos blés sont secs comme vos tibias.

50

(Elle sort.)

DAME PLUCHE

Vous m'avez apporté de l'eau dans une écuelle qui sent la cuisine ; donnez-moi la main pour descendre ; vous êtes des butors et des malappris.

(Ils sortent.)

LE CHOEUR

Mettons nos habits du dimanche, et attendons que le baron nous fasse appeler. Ou je me trompe fort, ou quelque joyeuse bombance est dans l'air aujourd'hui. 55

SCÈNE II

Entrent le Baron, Maître Bridaine et Maître Blazius.

(Le salon du baron.)

LE BARON

Maître Bridaine, vous êtes mon ami ; je vous présente maître Blazius, gouverneur de mon fils. Mon fils a eu hier matin, à midi huit minutes, vingt et un ans comptés ; il est docteur à quatre boules blanches. Maître Blazius, je vous présente maître Bridaine, curé de la paroisse ; c'est mon ami. 60

MAÎTRE BLAZIUS *(saluant)*

À quatre boules blanches, Seigneur : littérature, philosophie, droit romain, droit canon.

(Maître Blazius sort.)

LE BARON

Allez à votre chambre, cher Blazius, mon fils ne va pas tarder à paraître ; faites un peu de toilette, et revenez au coup de la cloche. 65

MAÎTRE BRIDAINÉ

Vous dirai-je ma pensée, monseigneur ? Le gouverneur de votre fils sent le vin à pleine bouche.

LE BARON

Cela est impossible.

MAÎTRE BRIDAINÉ

J'en suis sûr comme de ma vie ; il m'a parlé de fort près tout à l'heure ;
il sentait le vin à faire peur. 70

(Entre Dame Pluche.)

LE BARON

Brisons là ; je vous répète que cela est impossible. Vous voilà, bonne Dame Pluche ! Ma nièce est sans doute avec vous ?

DAME PLUCHE

Elle me suit, Monseigneur, je l'ai devancée de quelques pas.

LE BARON

Maître Bridaine, vous êtes mon ami. Je vous présente la Dame Pluche,
gouvernante de ma nièce. Ma nièce est depuis hier, à sept heures de
nuit, parvenue à l'âge de dix-huit ans ; elle sort du meilleur couvent de
France. Dame Pluche, je vous présente maître Bridaine, curé de la pa-
roisse ; c'est mon ami. 75

DAME PLUCHE *(saluant)*

Du meilleur couvent de France, Seigneur, et je puis ajouter : la meilleure⁸⁰
chrétienne du couvent.

LE BARON

Allez, Dame Pluche, réparer le désordre où vous voilà ; ma nièce va
bientôt venir, j'espère ; soyez prête à l'heure du dîner.

(Dame Pluche sort.)

MAÎTRE BRIDAINÉ

Cette vieille demoiselle paraît tout à fait pleine d'onction.

LE BARON

Pleine d'onction et de componction, maître Bridaine ; sa vertu est inat-⁸⁵
taquable.

MAÎTRE BRIDAINÉ

Mais le gouverneur sent le vin ; j'en ai la certitude.

LE BARON

Maître Bridaine, il y a des moments où je doute de votre amitié. Prenez-
vous à tâche de me contredire ? Pas un mot de plus là-dessus. J'ai formé
le dessein de marier mon fils avec ma nièce ; c'est un couple assorti :⁹⁰
leur éducation me coûte six mille écus.

MAÎTRE BRIDAINÉ

Il sera nécessaire d'obtenir des dispenses.

LE BARON

Je les ai, Bridaine ; elles sont sur ma table, dans mon cabinet. Ô mon ami ! Apprenez maintenant que je suis plein de joie. Vous savez que j'ai eu de tout temps la plus profonde horreur pour la solitude. Cependant la place que j'occupe et la gravité de mon habit me forcent à rester dans ce château pendant trois mois d'hiver et trois mois d'été. Il est impossible de faire le bonheur des hommes en général, et de ses vassaux en particulier, sans donner parfois à son valet de chambre l'ordre rigoureux de ne laisser entrer personne. Qu'il est austère et difficile le recueillement de l'homme d'État ! Et quel plaisir ne trouverai-je pas à tempérer, par la présence de mes deux enfants réunis, la sombre tristesse à laquelle je dois nécessairement être en proie depuis que le roi m'a nommé receveur !

MAÎTRE BRIDAINE

Ce mariage se fera-t-il ici ou à Paris ?

LE BARON

Voilà où je vous attendais, Bridaine ; j'étais sûr de cette question. Eh bien ! Mon ami, que diriez-vous si ces mains que voilà, oui, Bridaine, vos propres mains, - ne les regardez pas d'une manière aussi piteuse - étaient destinées à bénir solennellement l'heureuse confirmation de mes rêves les plus chers ? Hé ?

MAÎTRE BRIDAINE

Je me tais ; la reconnaissance me ferme la bouche.

LE BARON

Regardez par cette fenêtre ; ne voyez-vous pas que mes gens se portent en foule à la grille ? Mes deux enfants arrivent en même temps ; voilà la

combinaison la plus heureuse. J'ai disposé les choses de manière à tout prévoir. Ma nièce sera introduite par cette porte à gauche, et mon fils par cette porte à droite. Qu'en dites-vous ? Je me fais une fête de voir comme ils s'aborderont, ce qu'ils se diront ; six mille écus ne sont pas une bagatelle, il ne faut pas s'y tromper. Ces enfants s'aimaient d'ailleurs fort tendrement dès le berceau. – Bridaine, il me vient une idée.

115

120

MAÎTRE BRIDAINE

Laquelle ?

LE BARON

Pendant le dîner, sans avoir l'air d'y toucher, - vous comprenez, mon ami, - tout en vidant quelques coupes joyeuses, vous savez le latin, Bridaine.

MAÎTRE BRIDAINE

Ita adepol, pardieu, si je le sais !

125

LE BARON

Je serais bien aise de vous voir entreprendre ce garçon, - discrètement, s'entend, - devant sa cousine ; cela ne peut produire qu'un bon effet ; - faites-le parler un peu latin, - non pas précisément pendant le dîner, cela deviendrait fastidieux, et quant à moi, je n'y comprends rien ; - mais au dessert, entendez-vous ?

130

MAÎTRE BRIDAINE

Si vous n'y comprenez rien, monseigneur, il est probable que votre nièce est dans le même cas.

LE BARON

Raison de plus ; ne voulez-vous pas qu'une femme admire ce qu'elle comprend ? D'où sortez-vous, Bridaine ? Voilà un raisonnement qui fait pitié.

135

MAÎTRE BRIDAINÉ

Je connais peu les femmes ; mais il me semble qu'il est difficile qu'on admire ce qu'on ne comprend pas.

(Perdican entre d'un côté, Camille de l'autre.)

LE BARON

Je les connais, Bridaine, je connais ces êtres charmants et indéfinissables. Soyez persuadé qu'elles aiment à avoir de la poudre dans les yeux, et que plus on leur en jette, plus elles les écarquillent, afin d'en gober davantage. Bonjour, mes enfants ; bonjour, ma chère Camille, mon cher Perdican ! Embrassez-moi, et embrassez-vous.

140

PERDICAN

Bonjour, mon père, ma soeur bien-aimée ! Quel bonheur ! Que je suis heureux !

CAMILLE

Mon père et mon cousin, je vous salue.

145

PERDICAN

Comme te voilà grande, Camille ! Et belle comme le jour !

LE BARON

Quand as-tu quitté Paris, Perdican ?

PERDICAN

Mercredi, je crois, ou mardi. Comme te voilà métamorphosée en femme ! Je suis donc un homme, moi ? Il me semble que c'est hier que je t'ai vue pas plus haute que cela.

150

LE BARON

Vous devez être fatigués ; la route est longue, et il fait chaud.

PERDICAN

Oh ! Mon Dieu, non. Regardez donc, mon père, comme Camille est jolie !

LE BARON

Allons, Camille, embrasse ton cousin.

CAMILLE

Excusez-moi.

155

LE BARON

Un compliment vaut un baiser ; embrasse-la, Perdican.

PERDICAN

Si ma cousine recule quand je lui tends la main, je vous dirai à mon tour : Excusez-moi ; l'amour peut voler un baiser, mais non pas l'amitié.

CAMILLE

L'amitié ni l'amour ne doivent recevoir que ce qu'ils peuvent rendre.

LE BARON (*à maître Bridaine*)

Voilà un commencement de mauvais augure, hé ?

160

MAÎTRE BRIDAINE (*au baron*)

Trop de pudeur est sans doute un défaut ; mais le mariage lève bien des scrupules.

LE BARON (*à maître Bridaine*)

Je suis choqué, - blessé -. Cette réponse m'a déplu. - Excusez-moi !
Avez-vous vu qu'elle a fait mine de se signer ? - Venez ici que je vous
parle. - Cela m'est pénible au dernier point. Ce moment, qui devait
m'être si doux, est complètement gâté. - Je suis vexé, piqué. - Diable !
Voilà qui est fort mauvais.

165

MAÎTRE BRIDAINE

Dites-leur quelques mots ; les voilà qui se tournent le dos.

LE BARON

Eh bien ! Mes enfants, à quoi pensez-vous donc ? Que fais-tu là, Camille, devant cette tapisserie ?

170

CAMILLE (*regardant un tableau*)

Voilà un beau portrait, mon oncle ! N'est-ce pas une grand'tante à nous ?

LE BARON

Oui, mon enfant, c'est ta bisaïeule, - ou du moins la soeur de ton bisaïeul, car la chère dame n'a jamais concouru, - pour sa part, je crois, autrement qu'en prières, - à l'accroissement de la famille. – C'était, ma foi, une sainte femme.¹⁷⁵

CAMILLE

Oh ! Oui, une sainte ! C'est ma grand'tante Isabelle. Comme ce costume religieux lui va bien !

LE BARON

Et toi, Perdican, que fais-tu là devant ce pot de fleurs ?

PERDICAN

Voilà une fleur charmante, mon père. C'est un héliotrope.

180

LE BARON

Te moques-tu ? Elle est grosse comme une mouche.

PERDICAN

Cette petite fleur grosse comme une mouche a bien son prix.

MAÎTRE BRIDAINE

Sans doute ! Le docteur a raison. Demandez-lui à quel sexe, à quelle classe elle appartient ; de quels éléments elle se forme, d'où lui viennent sa sève et sa couleur ; il vous ravira en extase en vous détaillant les phénomènes de ce brin d'herbe, depuis la racine jusqu'à la fleur.¹⁸⁵

PERDICAN

Je n'en sais pas si long, mon révérend. Je trouve qu'elle sent bon, voilà tout.

SCÈNE III

Entre LE CHOEUR.

(Devant le château.)

(Ils sortent. - Entrent le baron et Dame Pluche.)

LE CHOEUR

Plusieurs choses me divertissent et excitent ma curiosité. Venez, mes
amis, et asseyons-nous sous ce noyer. Deux formidables dîneurs sont en
ce moment en présence au château, maître Bridaine et maître Blazius.
N'avez-vous pas fait une remarque ? C'est que, lorsque deux hommes à
peu près pareils, également gros, également sots, ayant les mêmes vices
et les mêmes passions, viennent par hasard à se rencontrer, il faut né-
cessairement qu'ils s'adorent ou qu'ils s'exècrent. Par la raison que les
contraires s'attirent, qu'un homme grand et desséché aimera un homme
petit et rond, que les blonds recherchent les bruns, et réciproquement,
je prévois une lutte secrète entre le gouverneur et le curé. Tous deux
sont armés d'une égale impudence ; tous deux ont pour ventre un ton-
neau ; non seulement ils sont gloutons, mais ils sont gourmets ; tous
deux se disputeront à dîner, non seulement la quantité, mais la qualité.
Si le poisson est petit, comment faire ? et dans tous les cas une langue
de carpe ne peut se partager, et une carpe ne peut avoir deux langues.
Item, tous deux sont bavards ; mais à la rigueur ils peuvent parler en-
semble sans s'écouter ni l'un ni l'autre. Déjà maître Bridaine a voulu
adresser au jeune Perdican plusieurs questions pédantes, et le gouver-
neur a froncé le sourcil. Il lui est désagréable qu'un autre que lui semble

mettre son élève à l'épreuve. Item, ils sont aussi ignorants l'un que
l'autre. Item, ils sont prêtres tous deux ; l'un se targuera de sa cure, 210
l'autre se rengorgera de sa charge de gouverneur. Maître Blazius
confesse le fils, et maître Bridaine le père. Déjà, je les vois accoudés sur
la table, les joues enflammées, les yeux à fleur de tête, secouer pleins de
haine leurs triples mentons. Ils se regardent de la tête aux pieds, ils pré-
ludent par de légères escarmouches ; bientôt la guerre se déclare ; les 215
cuistrieres de toute espèce se croisent et s'échangent, et, pour comble
de malheur, entre les deux ivrognes s'agite Dame Pluche, qui les re-
pousse l'un et l'autre de ses coudes affilés. Maintenant que voilà le dîner
fini, on ouvre la grille du château. C'est la compagnie qui sort ; retirons-
nous à l'écart. 220

LE BARON

Vénérable Pluche, je suis peiné.

DAME PLUCHE

Est-il possible, Monseigneur ?

LE BARON

Oui, Pluche, cela est possible. J'avais compté depuis longtemps, - j'avais
même écrit, noté, - sur mes tablettes de poche, - que ce jour devait être
le plus agréable de mes jours, - oui, bonne dame, le plus agréable. - 225
Vous n'ignorez pas que mon dessein était de marier mon fils avec ma
nièce ; - cela était résolu, - convenu, - j'en avais parlé à Bridaine, - et je
vois, je crois voir, que ces enfants se parlent froidement ; ils ne se sont
pas dit un mot.

DAME PLUCHE

Les voilà qui viennent, monseigneur. Sont-ils prévenus de vos projets ? 230

(Il se retire avec Dame Pluche. - Entrent Camille et Perdican.)

LE BARON

Je leur en ai touché quelques mots en particulier. Je crois qu'il serait bon, puisque les voilà réunis, de nous asseoir sous cet ombrage propice, et de les laisser ensemble un instant.

PERDICAN

Sais-tu que cela n'a rien de beau, Camille, de m'avoir refusé un baiser ?

CAMILLE

Je suis comme cela ; c'est ma manière.

235

PERDICAN

Veux-tu mon bras pour faire un tour dans le village ?

CAMILLE

Non, je suis lasse.

PERDICAN

Cela ne te ferait pas plaisir de revoir la prairie ? Te souviens-tu de nos parties sur le bateau ? Viens, nous descendrons jusqu'aux moulins ; je tiendrai les rames, et toi le gouvernail.

240

CAMILLE

Je n'en ai nulle envie.

PERDICAN

Tu me fends l'âme. Quoi ! Pas un souvenir, Camille ? pas un battement de coeur pour notre enfance, pour tout ce pauvre temps passé, si bon, si doux, si plein de niaiseries délicieuses ? Tu ne veux pas venir voir le sentier par où nous allions à la ferme ? 30

245

CAMILLE

Non, pas ce soir.

PERDICAN

Pas ce soir ! Et quand donc ? Toute notre vie est là.

CAMILLE

Je ne suis pas assez jeune pour m'amuser de mes poupées, ni assez vieille pour aimer le passé.

PERDICAN

Comment dis-tu cela ?

250

CAMILLE

Je dis que les souvenirs d'enfance ne sont pas de mon goût.

PERDICAN

Cela t'ennuie ?

CAMILLE

Oui, cela m'ennuie.

(Ils sortent chacun de leur côté.)

PERDICAN

Pauvre enfant ! Je te plains sincèrement.

LE BARON *(rentrant avec Dame Pluche)*

Vous le voyez, et vous l'entendez, excellente Pluche ; je m'attendais à la
plus suave harmonie, et il me semble assister à un concert où le violon²⁵⁵
joue Mon coeur soupire, pendant que la flûte joue Vive Henri IV. Son-
gez à la discordance affreuse qu'une pareille combinaison produirait.
Voilà pourtant ce qui se passe dans mon coeur.

DAME PLUCHE

Je l'avoue ; il m'est impossible de blâmer Camille, et rien n'est de plus
mauvais ton, à mon sens, que les parties de bateau.²⁶⁰

LE BARON

Parlez-vous sérieusement ?

DAME PLUCHE

Seigneur, une jeune fille qui se respecte ne se hasarde pas sur les pièces
d'eau. 32

LE BARON

Mais observez donc, Dame Pluche, que son cousin doit l'épouser, et que²⁶⁵
dès lors...

DAME PLUCHE

Les convenances défendent de tenir un gouvernail, et il est malséant de
quitter la terre ferme seule avec un jeune homme.

LE BARON

Mais je répète... Je vous dis...

DAME PLUCHE

C'est là mon opinion.

270

(Il sort.)

LE BARON

Êtes-vous folle ? En vérité, vous me feriez dire... Il y a certaines expressions que je ne veux pas... Qui me répugnent... Vous me donnez envie... En vérité, si je ne me retenais... Vous êtes une pécore, Pluche ! Je ne sais que penser de vous.

SCÈNE IV

Le Choeur, Perdican.

275

(Une place.)

PERDICAN

Bonjour, mes amis. Me reconnaissez-vous ?

LE CHOEUR

Seigneur, vous ressemblez à un enfant que nous avons beaucoup aimé.

PERDICAN

N'est-ce pas vous qui m'avez porté sur votre dos pour passer les ruisseaux de vos prairies, vous qui m'avez fait danser sur vos genoux, qui

m'avez pris en croupe sur vos chevaux robustes, qui vous êtes serrés
quelquefois autour de vos tables pour me faire une place au souper de la
ferme ? 280

LE CHOEUR

Nous nous en souvenons, seigneur. Vous étiez bien le plus mauvais gar-
nement et le meilleur garçon de la terre.

PERDICAN

Et pourquoi donc alors ne m'embrassez-vous pas, au lieu de me saluer
comme un étranger ? 285

LE CHOEUR

Que Dieu te bénisse, enfant de nos entrailles ! Chacun de nous voudrait
te prendre dans ses bras, mais nous sommes vieux, monseigneur, et
vous êtes un homme.

PERDICAN

Oui, il y a dix ans que je ne vous ai vus, et en un jour tout change sous
le soleil. Je me suis élevé de quelques pieds vers le ciel, et vous vous êtes
courbés de quelques pouces vers le tombeau. Vos têtes ont blanchi, vos
pas sont devenus plus lents, vous ne pouvez plus soulever de terre votre
enfant d'autrefois. C'est donc à moi d'être votre père, à vous qui avez
été les miens. 290

295

LE CHOEUR

Votre retour est un jour plus heureux que votre naissance. Il est plus
doux de retrouver ce qu'on aime que d'embrasser un nouveau-né.

PERDICAN

Voilà donc ma chère vallée ! Mes noyers, mes sentiers verts, ma petite fontaine ! Voilà mes jours passés encore tout pleins de vie, voilà le monde mystérieux des rêves de mon enfance ! Ô patrie ! Patrie, mot incompréhensible ! L'homme n'est-il donc né que pour un coin de terre, pour y bâtir son nid et pour y vivre un jour ? ³⁰⁰

LE CHOEUR

On nous a dit que vous êtes un savant, monseigneur.

PERDICAN

Oui, on me l'a dit aussi. Les sciences sont une belle chose, mes enfants ; ces arbres et ces prairies enseignent à haute voix la plus belle de toutes, l'oubli de ce qu'on sait. ³⁰⁵

LE CHOEUR

Il s'est fait plus d'un changement pendant votre absence. Il y a des filles mariées et des garçons partis pour l'armée.

PERDICAN

Vous me conterez tout cela. Je m'attends bien à du nouveau ; mais en vérité je n'en veux pas encore. Comme ce lavoir est petit ! Autrefois il me paraissait immense ; j'avais emporté dans ma tête un océan et des forêts, et je retrouve une goutte d'eau et des brins d'herbe. Quelle est donc cette jeune fille qui chante à sa croisée derrière ces arbres ? ³¹⁰

LE CHOEUR

C'est Rosette, la soeur de lait de votre cousine Camille.

PERDICAN (*s'avançant*)

Descends vite, Rosette, et viens ici.

315

ROSETTE (*entrant*)

Oui, monseigneur.

PERDICAN

Tu me voyais de ta fenêtre, et tu ne venais pas, méchante fille ! Donne-moi vite cette main-là, et ces joues-là, que je t'embrasse.

ROSETTE

Oui, monseigneur.

PERDICAN

Es-tu mariée, petite ? On m'a dit que tu l'étais.

320

ROSETTE

Oh ! Non.

PERDICAN

Pourquoi ? il n'y a pas dans le village de plus jolie fille que toi. Nous te marierons, mon enfant.

LE CHOEUR

Monseigneur, elle veut mourir fille.

PERDICAN

Est-ce vrai, Rosette ?

325

ROSETTE

Oh ! Non.

PERDICAN

Ta soeur Camille est arrivée. L'as-tu vue ?

ROSETTE

Elle n'est pas encore venue par ici.

PERDICAN

Va-t'en vite mettre ta robe neuve, et viens souper au château.

SCÈNE V

Entrent le Baron et Maître Blazius.

330

(Une salle.)

MAÎTRE BLAZIUS

Seigneur, j'ai un mot à vous dire ; le curé de la paroisse est un ivrogne.

LE BARON

Fi donc ! Cela ne se peut pas.

MAÎTRE BLAZIUS

J'en suis certain ; il a bu à dîner trois bouteilles de vin.

LE BARON

Cela est exorbitant.

MAÎTRE BLAZIUS

Et, en sortant de table, il a marché sur les plates-bandes.

335

LE BARON

Sur les plates-bandes ! Je suis confondu. Voilà qui est étrange ! Boire trois bouteilles de vin à dîner ! Marcher sur les plates-bandes ? C'est incompréhensible. Et pourquoi ne marchait-il pas dans l'allée ?

MAÎTRE BLAZIUS

Parce qu'il allait de travers.

LE BARON (*à part*)

Je commence à croire que Bridaine avait raison ce matin. Ce Blazius sent le vin d'une manière horrible.

340

MAÎTRE BLAZIUS

De plus, il a mangé beaucoup ; sa parole était embarrassée.

LE BARON

Vraiment, je l'ai remarqué aussi.

MAÎTRE BLAZIUS

Il a lâché quelques mots latins ; c'étaient autant de solécismes. Seigneur, c'est un homme dépravé.

345

LE BARON *(à part)*

Pouah ! Ce Blazius a une odeur qui est intolérable. – Apprenez, gouverneur, que j'ai bien autre chose en tête, et que je ne me mêle jamais de ce qu'on boit ni de ce qu'on mange. Je ne suis point un majordome.

MAÎTRE BLAZIUS

À Dieu ne plaise que je vous déplaie, monsieur le baron. Votre vin est bon.

350

LE BARON

Il y a de bon vin dans mes caves.

MAÎTRE BRIDAINE *(entrant)*

Seigneur, votre fils est sur la place, suivi de tous les polissons du village.

LE BARON

Cela est impossible.

MAÎTRE BRIDAINE

Je l'ai vu de mes propres yeux. Il ramassait des cailloux pour faire des ricochets.

355

LE BARON

Des ricochets ? Ma tête s'égaré ; voilà mes idées qui se bouleversent. Vous me faites un rapport insensé, Bridaine. Il est inouï qu'un docteur fasse des ricochets.

MAÎTRE BRIDAINÉ

Mettez-vous à la fenêtre, monseigneur, vous le verrez de vos propres yeux.

360

LE BARON *(à part)*

Ô ciel ! Blazius a raison ; Bridaine va de travers.

MAÎTRE BRIDAINÉ

Regardez, monseigneur, le voilà au bord du lavoir. Il tient sous le bras une jeune paysanne.

LE BARON

Une jeune paysanne ! Mon fils vient-il ici pour débaucher mes vassales ? Une paysanne sous le bras ! et tous les gamins du village autour de lui ! Je me sens hors de moi.

365

MAÎTRE BRIDAINÉ

Cela crie vengeance.

(Il sort.)

LE BARON

Tout est perdu ! Perdu sans ressources ! Je suis perdu : Bridaine va de travers, Blazius sent le vin à faire horreur, et mon fils séduit toutes les filles du village en faisant des ricochets.

370

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Entrent Maître Blazius et Perdican.

(Un jardin.)

MAÎTRE BLAZIUS

Seigneur, votre père est au désespoir.

PERDICAN

Pourquoi cela ?

MAÎTRE BLAZIUS

Vous n'ignorez pas qu'il avait formé le projet de vous unir à votre cousine Camille ?

375

PERDICAN

Eh bien ? – Je ne demande pas mieux.

MAÎTRE BLAZIUS

Cependant le baron croit remarquer que vos caractères ne s'accordent pas.

PERDICAN

Cela est malheureux ; je ne puis refaire le mien.

MAÎTRE BLAZIUS

Rendez-vous par là ce mariage impossible ?

380

PERDICAN

Je vous répète que je ne demande pas mieux que d'épouser Camille. Allez trouver le baron et dites-lui cela.

(Il sort. - Entre Camille.)

MAÎTRE BLAZIUS

Seigneur, je me retire : voilà votre cousine qui vient de ce côté.

PERDICAN

Déjà levée, cousine ? J'en suis toujours pour ce que je t'ai dit hier ; tu es jolie comme un coeur.

385

CAMILLE

Parlons sérieusement, Perdican ; votre père veut nous marier. Je ne sais ce que vous en pensez ; mais je crois bien faire en vous prévenant que mon parti est pris là-dessus.

PERDICAN

Tant pis pour moi si je vous déplaïs.

CAMILLE

Pas plus qu'un autre, je ne veux pas me marier ; il n'y a rien là dont
votre orgueil puisse souffrir. 390

PERDICAN

L'orgueil n'est pas mon fait ; je n'en estime ni les joies ni les peines.

CAMILLE

Je suis venue ici pour recueillir le bien de ma mère ; je retourne demain
au couvent.

PERDICAN

Il y a de la franchise dans ta démarche ; touche là, et soyons bons amis. 395

CAMILLE

Je n'aime pas les attouchements.

PERDICAN *(lui prenant la main)*

Donne-moi ta main, Camille, je t'en prie. Que crains-tu de moi ? Tu ne
veux pas qu'on nous marie ? Eh bien ! Ne nous marions pas ; est-ce une
raison pour nous haïr ? Ne sommes-nous pas le frère et la soeur ?
Lorsque ta mère a ordonné ce mariage dans son testament, elle a voulu 400
que notre amitié fût éternelle, voilà tout ce qu'elle a voulu. Pourquoi
nous marier ? Voilà ta main et voilà la mienne ; et pour qu'elles restent
unies ainsi jusqu'au dernier soupir, crois-tu qu'il nous faille un prêtre ?
Nous n'avons besoin que de Dieu.

CAMILLE

Je suis bien aise que mon refus vous soit indifférent. 405

PERDICAN

Il ne m'est point indifférent, Camille. Ton amour m'eût donné la vie, mais ton amitié m'en consolera. Ne quitte pas le château demain ; hier, tu as refusé de faire un tour de jardin, parce que tu voyais en moi un mari dont tu ne voulais pas. Reste ici quelques jours, laisse-moi espérer que notre vie passée n'est pas morte à jamais dans ton coeur.

410

CAMILLE

Je suis obligée de partir.

PERDICAN

Pourquoi ?

CAMILLE

C'est mon secret.

PERDICAN

En aimes-tu un autre que moi ?

CAMILLE

Non ; mais je veux partir.

415

PERDICAN

Irrévocablement ?

CAMILLE

Oui, irrévocablement.

(Il sort.)

PERDICAN

Eh bien ! Adieu. J'aurais voulu m'asseoir avec toi sous les marronniers du petit bois, et causer de bonne amitié une heure ou deux. Mais si cela te déplaît, n'en parlons plus ; adieu, mon enfant.

420

CAMILLE (à Dame Pluche qui entre)

Dame Pluche, tout est-il prêt ? Partirons-nous demain ? Mon tuteur a-t-il fini ses comptes ?

DAME PLUCHE

Oui, chère colombe sans tache. Le baron m'a traitée de pécore hier soir, et je suis enchantée de partir.

CAMILLE

Tenez, voilà un mot d'écrit que vous porterez avant dîner, de ma part, à mon cousin Perdican.

425

DAME PLUCHE

Seigneur mon Dieu ! Est-ce possible ? Vous écrivez un billet à un homme ?

CAMILLE

Ne dois-je pas être sa femme ? Je puis bien écrire à mon fiancé.

DAME PLUCHE

Le seigneur Perdican sort d'ici. Que pouvez-vous lui écrire ? Votre fiancé, miséricorde ! Serait-il vrai que vous oubliiez Jésus ?

430

(Elles sortent.)

CAMILLE

Faites ce que je vous dis, et disposez tout pour notre départ.

SCÈNE II

(La salle à manger. - On met le couvert.)

(Il sort.)

MAÎTRE BRIDAINÉ

Cela est certain, on lui donnera encore aujourd'hui la place d'honneur. Cette chaise que j'ai occupée si longtemps à la droite du baron sera la proie du gouverneur. Ô malheureux que je suis ! Un âne bête, un
ivrogne sans pudeur, me relègue au bas bout de la table ! Le majordome
lui versera le premier verre de Malaga, et lorsque les plats arriveront à
moi, ils seront à moitié froids, et les meilleurs morceaux déjà avalés ; il
ne restera plus autour des perdreaux ni choux ni carottes. Ô sainte
Église catholique ! Qu'on lui ait donné cette place hier, cela se conce-
vait ; il venait d'arriver ; c'était la première fois, depuis nombre
d'années, qu'il s'asseyait à cette table. Dieu ! Comme il dévorait ! Non,
rien ne me restera que des os et des pattes de poulet. Je ne souffrirai pas
cet affront. Adieu, vénérable fauteuil où je me suis renversé tant de fois
gorgé de mets succulents ! Adieu bouteilles cachetées, fumet sans pareil
de venaisons cuites à point ! Adieu, table splendide, noble salle à man-
ger, je ne dirai plus le bénédicité ! Je retourne à ma cure ; on ne me ver-
ra pas confondu parmi la foule des convives, et j'aime mieux, comme
César, être le premier au village que le second dans Rome.

SCÈNE III

Entrent Rosette et Perdican.

450

(Un champ devant une petite maison.)

PERDICAN

Puisque ta mère n'y est pas, viens faire un tour de promenade.

ROSETTE

Croyez-vous que cela me fasse du bien, tous ces baisers que vous me donnez ?

PERDICAN

Quel mal y trouves-tu ? Je t'embrasserais devant ta mère. N'es-tu pas la soeur de Camille ? ne suis-je pas ton frère comme je suis le sien ?

455

ROSETTE

Des mots sont des mots et des baisers sont des baisers. Je n'ai guère d'esprit, et je m'en aperçois bien sitôt que je veux dire quelque chose. Les belles dames savent leur affaire, selon qu'on leur baise la main droite ou la main gauche ; leurs pères les embrassent sur le front, leurs frères sur la joue, leurs amoureux sur les lèvres ; moi, tout le monde m'embrasse sur les deux joues, et cela me chagrine.

460

PERDICAN

Que tu es jolie, mon enfant !

ROSETTE

Il ne faut pas non plus vous fâcher pour cela. Comme vous paraissez triste ce matin ! Votre mariage est donc manqué ?

PERDICAN

Les paysans de ton village se souviennent de m'avoir aimé ; les chiens
de la basse-cour et les arbres du bois s'en souviennent aussi ; mais Ca-
mille ne s'en souvient pas. Et toi, Rosette, à quand le mariage ? 465

ROSETTE

Ne parlons pas de cela, voulez-vous ? Parlons du temps qu'il fait, de ces fleurs que voilà, de vos chevaux et de mes bonnets.

(Il l'embrasse.)

PERDICAN

De tout ce qui te plaira, de tout ce qui peut passer sur tes lèvres sans
leur ôter ce sourire céleste que je respecte plus que ma vie. 470

ROSETTE

Vous respectez mon sourire, mais vous ne respectez guère mes lèvres, à ce qu'il me semble. Regardez donc ; voilà une goutte de pluie qui me tombe sur la main, et cependant le ciel est pur.

PERDICAN

Pardonne-moi.

475

(Ils sortent.)

ROSETTE

Que vous ai-je fait, pour que vous pleuriez ?

SCÈNE IV

Entrent Maître Blazius et Le Baron.

(Au château.)

MAÎTRE BLAZIUS

Seigneur, j'ai une chose singulière à vous dire. Tout à l'heure, j'étais par hasard dans l'office, je veux dire dans la galerie : qu'aurais-je été faire dans l'office ? J'étais donc dans la galerie. J'avais trouvé par accident une bouteille, je veux dire une carafe d'eau : comment aurais-je trouvé une bouteille dans la galerie ? J'étais donc en train de boire un coup de vin, je veux dire un verre d'eau pour passer le temps, et je regardais par la fenêtre, entre deux vases de fleurs qui me paraissaient d'un goût moderne, bien qu'ils soient imités de l'Étrusque...

480

485

LE BARON

Quelle insupportable manière de parler vous avez adoptée, Blazius ! Vos discours sont inexplicables.

MAÎTRE BLAZIUS

Écoutez-moi, seigneur, prêtez-moi un moment d'attention. Je regardais donc par la fenêtre. Ne vous impatientez pas, au nom du ciel ! Il y va de l'honneur de la famille.

490

LE BARON

De la famille ! voilà qui est incompréhensible. De l'honneur de la famille, Blazius. Savez-vous que nous sommes trente-sept mâles, et presque autant de femmes, tant à Paris qu'en province ?

MAÎTRE BLAZIUS

Permettez-moi de continuer. Tandis que je buvais un coup de vin, je veux dire un verre d'eau, pour hâter la digestion tardive, imaginez que j'ai vu passer sous la fenêtre Dame Pluche hors d'haleine. 495

LE BARON

Pourquoi hors d'haleine, Blazius ? Ceci est insolite.

MAÎTRE BLAZIUS

Et à côté d'elle, rouge de colère, votre nièce Camille.

LE BARON

Qui était rouge de colère, ma nièce ou Dame Pluche ?

MAÎTRE BLAZIUS

Votre nièce, seigneur. 500

LE BARON

Ma nièce rouge de colère ! Cela est inouï ! Et comment savez-vous que c'était de colère ? Elle pouvait être rouge pour mille raisons ; elle avait sans doute poursuivi quelques papillons dans mon parterre.

MAÎTRE BLAZIUS

Je ne puis rien affirmer là-dessus ; cela se peut ; mais elle s'écriait avec force : « Allez-y ! Trouvez-le, faites ce qu'on vous dit ! Vous êtes une sottise ! Je le veux ! » Et elle frappait avec son éventail sur le coude de Dame Pluche qui faisait un soubresaut dans la luzerne à chaque exclamation. 505

LE BARON

Dans la luzerne ?... Et que répondait la gouvernante aux extravagances de ma nièce ? Car cette conduite mérite d'être qualifiée ainsi. 510

MAÎTRE BLAZIUS

La gouvernante répondait : « Je ne veux pas y aller ! Je ne l'ai pas trouvé ! Il fait la cour aux filles du village, à des gardeuses de dindons ! Je suis trop vieille pour commencer à porter des messages d'amour ; grâce à Dieu, j'ai vécu les mains pures jusqu'ici ; » - et tout en parlant elle froissait dans ses mains un petit papier plié en quatre. 515

LE BARON

Je n'y comprends rien ; mes idées s'embrouillent tout à fait. Quelle raison pouvait avoir Dame Pluche pour froisser un papier plié en quatre en faisant des soubresauts dans une luzerne ? Je ne puis ajouter foi à de pareilles monstruosité.

MAÎTRE BLAZIUS

Ne comprenez-vous pas clairement, seigneur, ce que cela signifiait ? 520

LE BARON

Non, en vérité, non, mon ami, je n'y comprends absolument rien. Tout cela me paraît une conduite désordonnée, il est vrai, mais sans motif comme sans excuse.

MAÎTRE BLAZIUS

Cela veut dire que votre nièce a une correspondance secrète.

LE BARON

Que dites-vous ? Songez-vous de qui vous parlez ? Pesez vos paroles, monsieur l'abbé. 525

MAÎTRE BLAZIUS

Je les pèserais dans la balance céleste qui doit peser mon âme au jugement dernier que je n'y trouverais pas un mot qui sente la fausse monnaie. Votre nièce a une correspondance secrète.

LE BARON

Mais songez donc, mon ami, que cela est impossible. 530

MAÎTRE BLAZIUS

Pourquoi aurait-elle chargé sa gouvernante d'une lettre ? Pourquoi aurait-elle crié : Trouvez-le ! Tandis que l'autre boudait et rechignait ?

LE BARON

Et à qui était adressée cette lettre ?

MAÎTRE BLAZIUS

Voilà précisément le hic, Monseigneur, hic jacet lepus. À qui était adressée cette lettre ? À un homme qui fait la cour à une gardeuse de dindons. Or un homme qui recherche en public une gardeuse de dindons peut être soupçonné violemment d'être né pour les garder lui-même. Cependant il est impossible que votre nièce, avec l'éducation qu'elle a reçue, soit éprise d'un tel homme ; voilà ce que je dis, et ce qui fait que je n'y comprends rien non plus que vous, révérence parler.

535

540

(Ils sortent.)

LE BARON

Ô ciel ! Ma nièce m'a déclaré ce matin même qu'elle refusait son cousin Perdican. Aimerais-elle un gardeur de dindons ? Passons dans mon cabinet ; j'ai éprouvé depuis hier des secousses si violentes que je ne puis rassembler mes idées.

SCÈNE V

(Une fontaine dans un bois.)

(Entre Camille.)

PERDICAN *(lisant un billet)*

« Trouvez-vous à midi à la petite fontaine. » Que veut dire cela ? Tant de froideur, un refus si positif, si cruel, un orgueil si insensible, et un rendez-vous par-dessus tout ? Si c'est pour me parler d'affaires, pourquoi choisir un pareil endroit ? Est-ce une coquetterie ? Ce matin, en me promenant avec Rosette, j'ai entendu remuer dans les broussailles, et il m'a semblé que c'était un pas de biche. Y a-t-il ici quelque intrigue ?

545

550

(Elle l'embrasse.)

(Elle s'assoit.)

CAMILLE

Bonjour, cousin ; j'ai cru m'apercevoir, à tort ou à raison, que vous me quittiez tristement ce matin. Vous m'avez pris la main malgré moi, je viens vous demander de me donner la vôtre. Je vous ai refusé un baiser, le voilà. Maintenant, vous m'avez dit que vous seriez bien aise de causer de bonne amitié. Asseyez-vous là, et causons. ⁵⁵⁵

PERDICAN

Avais-je fait un rêve, ou en fais-je un autre en ce moment ?

CAMILLE

Vous avez trouvé singulier de recevoir un billet de moi, n'est-ce pas ? Je suis d'humeur changeante ; mais vous m'avez dit ce matin un mot très juste : « Puisque nous nous quittons, quittons-nous bons amis. » Vous ne savez pas la raison pour laquelle je pars, et je viens vous la dire : je vais prendre la voile. ⁵⁶⁰

PERDICAN

Est-ce possible ? Est-ce toi, Camille, que je vois dans cette fontaine, assise sur les marguerites comme aux jours d'autrefois ?

CAMILLE

Oui, Perdican, c'est moi. Je viens revivre un quart d'heure de la vie passée. Je vous ai paru brusque et hautaine ; cela est tout simple, j'ai renoncé au monde. Cependant, avant de le quitter, je serais bien aise d'avoir votre avis. Trouvez-vous que j'aie raison de me faire religieuse ? ⁵⁶⁵

PERDICAN

Ne m'interrogez pas là-dessus, car je ne me ferai jamais moine.

CAMILLE

Depuis près de dix ans que nous avons vécu éloignés l'un de l'autre, vous avez commencé l'expérience de la vie. Je sais quel homme vous êtes, et vous devez avoir beaucoup appris en peu de temps avec un coeur et un esprit comme les vôtres. Dites-moi, avez-vous eu des maîtresses ?

570

PERDICAN

Pourquoi cela ?

575

CAMILLE

Répondez-moi, je vous en prie, sans modestie et sans fatuité.

PERDICAN

J'en ai eu.

CAMILLE

Les avez-vous aimées ?

PERDICAN

De tout mon coeur.

CAMILLE

Où sont-elles maintenant ? Le savez-vous ?

580

PERDICAN

Voilà, en vérité, des questions singulières. Que voulez-vous que je vous dise ? Je ne suis ni leur mari ni leur frère ; elles sont allées où bon leur a semblé.

CAMILLE

Il doit nécessairement y en avoir une que vous ayez préférée aux autres. Combien de temps avez-vous aimé celle que vous avez aimée le mieux ?⁵⁸⁵

PERDICAN

Tu es une drôle de fille ! Veux-tu te faire mon confesseur ?

CAMILLE

C'est une grâce que je vous demande de me répondre sincèrement. Vous n'êtes point un libertin, et je crois que votre coeur a de la probité. Vous avez dû inspirer l'amour, car vous le méritez et vous ne vous seriez pas livré à un caprice. Répondez-moi, je vous en prie.⁵⁹⁰

PERDICAN

Ma foi, je ne m'en souviens pas.

CAMILLE

Connaissez-vous un homme qui n'ait aimé qu'une femme ?

PERDICAN

Il y en a certainement.

CAMILLE

Est-ce un de vos amis ? Dites-moi son nom.

PERDICAN

Je n'ai pas de nom à vous dire ; mais je crois qu'il y a des hommes capables de n'aimer qu'une fois.

595

CAMILLE

Combien de fois un honnête homme peut-il aimer ?

PERDICAN

Veux-tu me faire réciter une litanie, ou récites-tu toi-même un catéchisme ?

CAMILLE

Je voudrais m'instruire, et savoir si j'ai tort ou raison de me faire religieuse. Si je vous épousais, ne devriez-vous pas répondre avec franchise à toutes mes questions et me montrer votre coeur à nu ? Je vous estime beaucoup, et je vous crois, par votre éducation et par votre nature, supérieur à beaucoup d'autres hommes. Je suis fâchée que vous ne vous souveniez plus de ce que je vous demande ; peut-être en vous connaissant mieux je m'enhardirais.

600

605

PERDICAN

Où veux-tu en venir ? Parle ; je répondrai.

CAMILLE

Répondez donc à ma première question. Ai-je raison de rester au couvent ?

PERDICAN

Non.

610

CAMILLE

Je ferais donc mieux de vous épouser ?

PERDICAN

Oui.

CAMILLE

Si le curé de votre paroisse soufflait sur un verre d'eau et vous disait que c'est un verre de vin, le boiriez-vous comme tel ?

PERDICAN

Non.

615

CAMILLE

Si le curé de votre paroisse soufflait sur vous et me disait que vous m'aimerez toute votre vie, aurais-je raison de le croire ?

PERDICAN

Oui et non.

CAMILLE

Que me conseilleriez-vous de faire le jour où je verrais que vous ne m'aimez plus ?

620

PERDICAN

De prendre un amant.

CAMILLE

Que ferai-je ensuite le jour où mon amant ne m'aimera plus ?

PERDICAN

Tu en prendras un autre.

CAMILLE

Combien de temps cela durera-t-il ?

PERDICAN

Jusqu'à ce que tes cheveux soient gris, et alors les miens seront blancs.

625

CAMILLE

Savez-vous ce que c'est que les cloîtres, Perdican ? Vous êtes-vous jamais assis un jour entier sur le banc d'un monastère de femmes ?

PERDICAN

Oui, je m'y suis assis.

CAMILLE

J'ai pour amie une soeur qui n'a que trente ans, et qui a eu cinq cent mille livres de revenu à l'âge de quinze ans. C'est la plus belle et la plus noble créature qui ait marché sur terre. Elle était pairesse du parlement et avait pour mari un des hommes les plus distingués de France. Aucune des nobles facultés humaines n'était restée sans culture en elle, et, comme un arbrisseau d'une sève choisie, tous ses bourgeons avaient donné des ramures. Jamais l'amour et le bonheur ne poseront leur couronne fleurie sur un front plus beau. Son mari l'a trompée ; elle a aimé un autre homme, et elle se meurt de désespoir.

630

635

PERDICAN

Cela est possible.

CAMILLE

Nous habitons la même cellule, et j'ai passé des nuits entières à parler de ses malheurs ; ils sont presque devenus les miens ; cela est singulier, n'est-ce pas ? Je ne sais trop comment cela se fait. Quand elle me parlait de son mariage, quand elle me peignait d'abord l'ivresse des premiers jours, puis la tranquillité des autres, et comme enfin tout s'était envolé ; comme elle était assise le soir au coin du feu, et lui auprès de la fenêtre, sans se dire un seul mot ; comme leur amour avait languì, et comme tous les efforts pour se rapprocher n'aboutissaient qu'à des querelles ; comme une figure étrangère est venue peu à peu se placer entre eux et se glisser dans leurs souffrances ; c'était moi que je voyais agir tandis qu'elle parlait. Quand elle disait : Là, j'ai été heureuse, mon coeur bondissait ; et quand elle ajoutait : Là, j'ai pleuré, mes larmes coulaient. Mais figurez-vous quelque chose de plus singulier encore ; j'avais fini par me créer une vie imaginaire ; cela a duré quatre ans ; il est inutile de vous dire par combien de réflexions, de retours sur moi-même, tout cela est venu. Ce que je voulais vous raconter comme une curiosité, c'est que tous les récits de Louise, toutes les fictions de mes rêves portaient votre ressemblance.

PERDICAN

Ma ressemblance à moi ?

CAMILLE

Oui, et cela est naturel : vous étiez le seul homme que j'eusse connu. En vérité, je vous ai aimé, Perdican.

PERDICAN

Quel âge as-tu, Camille ?

660

CAMILLE

Dix-huit ans.

PERDICAN

Continue, continue ; j'écoute.

CAMILLE

Il y a deux cents femmes dans notre couvent ; un petit nombre de ces femmes ne connaîtra jamais la vie, et tout le reste attend la mort. Plus d'une parmi elles sont sorties du monastère comme j'en sors
aujourd'hui, vierges et pleines d'espérances. Elles sont revenues peu de
temps après, vieilles et désolées. Tous les jours il en meurt dans nos
dortoirs, et tous les jours il en vient de nouvelles prendre la place des
mortes sur les matelas de crin. Les étrangers qui nous visitent admirent
le calme et l'ordre de la maison ; ils regardent attentivement la blan-
cheur de nos voiles, mais ils se demandent pourquoi nous les rabaissons
sur nos yeux. Que pensez-vous de ces femmes, Perdican ? Ont-elles tort
ou ont-elles raison ?

665

670

PERDICAN

Je n'en sais rien.

CAMILLE

Il s'en est trouvé quelques-unes qui me conseillent de rester vierge. Je
suis bien aise de vous consulter. Croyez-vous que ces femmes-là au-
raient mieux fait de prendre un amant et de me conseiller d'en faire au-
tant ?

675

PERDICAN

Je n'en sais rien.

CAMILLE

Vous aviez promis de me répondre.

680

PERDICAN

J'en suis dispensé tout naturellement ; je ne crois pas que ce soit toi qui parles.

CAMILLE

Cela se peut, il doit y avoir dans toutes mes idées des choses très ridicules. Il se peut bien qu'on m'ait fait la leçon, et que je ne sois qu'un perroquet mal appris. Il y a dans la galerie un petit tableau qui représente un moine courbé sur un missel ; à travers les barreaux obscurs de sa cellule glisse un faible rayon de soleil, et on aperçoit une locanda italienne, devant laquelle danse un chevrier. Lequel de ces deux hommes estimez-vous davantage ?

685

PERDICAN

Ni l'un ni l'autre et tous les deux. Ce sont deux hommes de chair et d'os ; il y en a un qui lit et un autre qui danse ; je n'y vois pas autre chose. Tu as raison de te faire religieuse.

690

CAMILLE

Vous me disiez non tout à l'heure.

PERDICAN

Ai-je dit non ? Cela est possible.

CAMILLE

Ainsi vous me le conseillez ?

695

PERDICAN

Ainsi tu ne crois à rien ?

CAMILLE

Lève la tête, Perdican ! Quel est l'homme qui ne croit à rien ?

PERDICAN *(se levant)*

En voilà un ; je ne crois pas à la vie immortelle. – Ma soeur chérie, les religieuses t'ont donné leur expérience ; mais, crois-moi, ce n'est pas la tienne ; tu ne mourras pas sans aimer.

700

(Elle montre son crucifix.)

CAMILLE

Je veux aimer, mais je ne veux pas souffrir ; je veux aimer d'un amour éternel, et faire des serments qui ne se violent pas. Voilà mon amant.

PERDICAN

Cet amant-là n'exclut pas les autres.

CAMILLE

Pour moi, du moins, il les exclura. Ne souriez pas, Perdican ! Il y a dix ans que je ne vous ai vu, et je pars demain. Dans dix autres années, si nous nous revoyons, nous en reparlerons. J'ai voulu ne pas rester dans votre souvenir comme une froide statue ; car l'insensibilité mène au point où j'en suis. Écoutez-moi : retournez à la vie, et tant que vous se-

705

rez heureux, tant que vous aimerez comme on peut aimer sur la terre,
 oubliez votre soeur Camille ; mais s'il vous arrive jamais d'être oublié 710
 ou d'oublier vous-même, si l'ange de l'espérance vous abandonne,
 lorsque vous serez seul avec le vide dans le coeur, pensez à moi, qui
 prierai pour vous.

PERDICAN

Tu es une orgueilleuse ; prends garde à toi.

CAMILLE

Pourquoi ? 715

PERDICAN

Tu as dix-huit ans, et tu ne crois pas à l'amour !

CAMILLE

Y croyez-vous, vous qui parlez ? Vous voilà courbé près de moi avec des
 genoux qui se sont usés sur les tapis de vos maîtresses, et vous n'en sa-
 vez plus le nom. Vous avez pleuré des larmes de joie et des larmes de
 désespoir ; mais vous saviez que l'eau des sources est plus constante 720
 que vos larmes, et qu'elle serait toujours là pour laver vos paupières
 gonflées. Vous faites votre métier de jeune homme, et vous souriez
 quand on vous parle de femmes désolées ; vous ne croyez pas qu'on
 puisse mourir d'amour, vous qui vivez et qui avez aimé. Qu'est-ce donc
 que le monde ? Il me semble que vous devez cordialement mépriser les 725
 femmes qui vous prennent tel que vous êtes, et qui chassent leur der-
 nier amant pour vous attirer dans leurs bras avec les baisers d'une autre
 sur les lèvres. Je vous demandais tout à l'heure si vous aviez aimé ; vous
 m'avez répondu comme un voyageur à qui l'on demanderait s'il a été en
 Italie ou en Allemagne, et qui dirait : Oui, j'y ai été ; puis qui penserait à 730
 aller en Suisse ou dans le premier pays venu. Est-ce donc une monnaie

que votre amour pour qu'il puisse passer ainsi de main en main jusqu'à la mort ? Non, ce n'est pas même une monnaie ; car la plus mince pièce d'or vaut mieux que vous, et dans quelques mains qu'elle passe, elle garde son effigie.

735

PERDICAN

Que tu es belle, Camille, lorsque tes yeux s'animent !

CAMILLE

Oui, je suis belle, je le sais. Les complimenteurs ne m'apprendront rien ; la froide nonne qui coupera mes cheveux pâlera peut-être de sa mutilation ; mais ils ne se changeront pas en bagues et en chaînes pour courir les boudoirs ; il n'en manquera pas un seul sur ma tête lorsque le fer y passera ; je ne veux qu'un coup de ciseau, et quand le prêtre qui me bénira me mettra au doigt l'anneau d'or de mon époux céleste, la mèche de cheveux que je lui donnerai pourra lui servir de manteau.

740

PERDICAN

Tu es en colère, en vérité.

CAMILLE

J'ai eu tort de parler ; j'ai ma vie entière sur les lèvres. Ô Perdican ! Ne raillez pas, tout cela est triste à mourir.

745

PERDICAN

Pauvre enfant, je te laisse dire, et j'ai bien envie de te répondre un mot. Tu me parles d'une religieuse qui me paraît avoir eu sur toi une influence funeste ; tu dis qu'elle a été trompée, qu'elle a trompé elle-même et qu'elle est désespérée. Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui tendre la main à travers la grille du parloir, elle ne lui tendrait pas la sienne ?

750

CAMILLE

Qu'est-ce que vous dites ? J'ai mal entendu.

PERDICAN

Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui dire de souffrir encore, elle répondrait non ?

755

CAMILLE

Je le crois.

PERDICAN

Il y a deux cents femmes dans ton monastère, et la plupart ont au fond du coeur des blessures profondes ; elles te les ont fait toucher, et elles ont coloré ta pensée virginale des gouttes de leur sang. Elles ont vécu, n'est-ce pas ? et elles t'ont montré avec horreur la route de leur vie ; tu t'es signée devant leurs cicatrices comme devant les plaies de Jésus ;
elles t'ont fait une place dans leurs processions lugubres, et tu te serres contre ces corps décharnés avec une crainte religieuse, lorsque tu vois passer un homme. Es-tu sûre que si l'homme qui passe était celui qui les a trompées, celui pour qui elles pleurent et elles souffrent, celui qu'elles
maudissent en priant Dieu, es-tu sûre qu'en le voyant elles ne briseraient pas leurs chaînes pour courir à leurs malheurs passés, et pour presser leurs poitrines sanglantes sur le poignard qui les a meurtries ?
Ô mon enfant ! Sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver ? Sais-tu quel nom elles murmurent quand les sanglots qui sortent
de leurs lèvres font trembler l'hostie qu'on leur présente ? Elles qui
s'assoient près de toi avec leurs têtes branlantes pour verser dans ton oreille leur vieillesse flétrie, elles qui sonnent dans les ruines de ta jeunesse le tocsin de leur désespoir et font sentir à ton sang vermeil la fraîcheur de leurs tombes ; sais-tu qui elles sont ?

775

CAMILLE

Vous me faites peur ; la colère vous prend aussi.

PERDICAN

Sais-tu ce que c'est que des nonnes, malheureuse fille ? Elles qui te représentent l'amour des hommes comme un mensonge, savent-elles qu'il y a pis encore, le mensonge de l'amour divin ? Savent-elles que c'est un crime qu'elles font de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme ? Ah ! Comme elles t'ont fait la leçon ! Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille tante ! Tu voulais partir sans me serrer la main ; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre petite fontaine qui nous regarde tout en larmes ; tu reniais les jours de ton enfance et le masque de plâtre que les nonnes t'ont placé sur les joues me refusait un baiser de frère ; mais ton coeur a battu ; il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien ! Camille, ces femmes ont bien parlé ; elles t'ont mise dans le vrai chemin ; il pourra m'en coûter le bonheur de ma vie ; mais dis-leur cela de ma part : le ciel n'est pas pour elles.

780

785

790

CAMILLE

Ni pour moi, n'est-ce pas ?

(Il sort.)

PERDICAN

Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et

795

se tordent sur des montagnes de fange ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent mal-⁸⁰⁰heureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Entrent le Baron et Maître Blazius.

805

(Devant le château.)

LE BARON

Indépendamment de votre ivrognerie, vous êtes un bélître, maître Blazius. Mes valets vous voient entrer furtivement dans l'office, et quand vous êtes convaincu d'avoir volé mes bouteilles de la manière la plus pitoyable, vous croyez vous justifier en accusant ma nièce d'une correspondance secrète.

810

MAÎTRE BLAZIUS

Mais, Monseigneur, veuillez vous rappeler...

(Il sort ; maître Blazius le suit. Entre Perdican.)

LE BARON

Sortez, monsieur l'abbé, et ne reparaissez jamais devant moi ! Il est déraisonnable d'agir comme vous le faites, et ma gravité m'oblige à ne vous pardonner de ma vie.

(Il sort.)

PERDICAN

Je voudrais bien savoir si je suis amoureux. D'un côté, cette manière
d'interroger est tant soit peu cavalière, pour une fille de dix-huit ans ;
d'un autre, les idées que ces nonnes lui ont fourrées dans la tête auront
de la peine à se corriger. De plus, elle doit partir aujourd'hui. Diable ! Je
l'aime, cela est sûr. Après tout, qui sait ? peut-être elle répétait une le-
çon, et d'ailleurs il est clair qu'elle ne se soucie pas de moi. D'une autre
part, elle a beau être jolie, cela n'empêche pas qu'elle n'ait des manières
beaucoup trop décidées, et un ton trop brusque. Je n'ai qu'à n'y plus
penser ; il est clair que je ne l'aime pas. Cela est certain qu'elle est jolie ;
mais pourquoi cette conversation d'hier ne veut-elle pas me sortir de la
tête ? En vérité, j'ai passé la nuit à radoter. Où vais-je donc ? – Ah ! Je
vais au village.

SCÈNE II

Entre MAÎTRE BRIDAINE.

(Un chemin.)

(Entre maître Blazius.)

MAÎTRE BRIDAINE

Que font-ils maintenant ? Hélas ! Voilà midi. – Ils sont à table. Que
mangent-ils ? Que ne mangent-ils pas ? J'ai vu la cuisinière traverser le
village, avec un énorme dindon. L'aide portait les truffes avec un panier
de raisins.

MAÎTRE BLAZIUS

Ô disgrâce imprévue ! Me voilà chassé du château, par conséquent de la salle à manger. Je ne boirai plus le vin de l'office.

MAÎTRE BRIDAINÉ

Je ne verrai plus fumer les plats ; je ne chaufferai plus au feu de la noble cheminée mon ventre copieux.

835

MAÎTRE BLAZIUS

Pourquoi une fatale curiosité m'a-t-elle poussé à écouter le dialogue de Dame Pluche et de la nièce ? Pourquoi ai-je rapporté au baron tout ce que j'ai vu ?

MAÎTRE BRIDAINÉ

Pourquoi un vain orgueil m'a-t-il éloigné de ce dîner honorable, où j'étais si bien accueilli ? Que m'importait d'être à droite ou à gauche ?

840

MAÎTRE BLAZIUS

Hélas ! J'étais gris, il faut en convenir, lorsque j'ai fait cette folie.

MAÎTRE BRIDAINÉ

Hélas ! Le vin m'avait monté à la tête quand j'ai commis cette imprudence.

MAÎTRE BLAZIUS

Il me semble que voilà le curé.

MAÎTRE BRIDAINÉ

C'est le gouverneur en personne.

845

MAÎTRE BLAZIUS

Oh ! Oh ! Monsieur le curé, que faites-vous là ?

MAÎTRE BRIDAINÉ

Moi ! Je vais dîner. N'y venez-vous pas ?

MAÎTRE BLAZIUS

Pas aujourd'hui. Hélas ! Maître Bridaine, intercédez pour moi ; le baron m'a chassé. J'ai accusé faussement mademoiselle Camille d'avoir une correspondance secrète, et cependant Dieu m'est témoin que j'ai vu ou⁸⁵⁰ que j'ai cru voir Dame Pluche dans la luzerne. Je suis perdu, monsieur le curé.

MAÎTRE BRIDAINÉ

Que m'apprenez-vous là ?

MAÎTRE BLAZIUS

Hélas ! Hélas ! La vérité. Je suis en disgrâce complète pour avoir volé une bouteille.

855

MAÎTRE BRIDAINÉ

Que parlez-vous, messire, de bouteilles volées à propos d'une luzerne et d'une correspondance ?

MAÎTRE BLAZIUS

Je vous supplie de plaider ma cause. Je suis honnête, seigneur Bridaine. Ô digne seigneur Bridaine, je suis votre serviteur !

MAÎTRE BRIDAINÉ *(à part)*

Ô fortune ! Est-ce un rêve ? Je serai donc assis sur toi, ô chaise bienheu-
reuse ! 860

MAÎTRE BLAZIUS

Je vous serai reconnaissant d'écouter mon histoire, et de vouloir bien
m'excuser, brave seigneur, cher curé.

(À part.)

(Il sort en courant.)

MAÎTRE BRIDAINÉ

Cela m'est impossible ; il est midi sonné, et je m'en vais dîner. Si le ba-
ron se plaint de vous, c'est votre affaire. Je n'intercède point pour un 865
ivrogne. Vite, volons à la grille ; et toi, mon ventre, arrondis-toi.

(Passe Dame Pluche portant une lettre.)

MAÎTRE BLAZIUS *(seul)*

Misérable Pluche, c'est toi qui payeras pour tous ; oui, c'est toi qui es la
cause de ma ruine, femme déhontée, vile entremetteuse, c'est à toi que
je dois cette disgrâce. Ô sainte Université de Paris ! On me traite
d'ivrogne ! Je suis perdu si je ne saisis une lettre, et si je ne prouve au 870
baron que sa nièce a une correspondance. Je l'ai vue ce matin écrire à
son bureau. Patience ! Voici du nouveau. Pluche, donnez-moi cette
lettre.

DAME PLUCHE

Que signifie cela ? C'est une lettre de ma maîtresse que je vais mettre à la poste au village.

875

MAÎTRE BLAZIUS

Donnez-la-moi, ou vous êtes morte.

DAME PLUCHE

Moi, morte ! Morte ! Marie, Jésus, vierge et martyr !

(Ils se battent. Entre Perdican.)

MAÎTRE BLAZIUS

Oui, morte, Pluche ; donnez-moi ce papier.

PERDICAN

Qu'y a-t-il ? Que faites-vous, Blazius ? Pourquoi violenter cette femme ?

DAME PLUCHE

Rendez-moi la lettre. Il me l'a prise, seigneur, justice !

880

MAÎTRE BLAZIUS

C'est une entremetteuse, seigneur. Cette lettre est un billet doux.

DAME PLUCHE

C'est une lettre de Camille, seigneur, de votre fiancée.

MAÎTRE BLAZIUS

C'est un billet doux à un gardeur de dindons.

DAME PLUCHE

Tu en as menti, Abbé. Apprends cela de moi.

(Il lit.)

(À part.)

(Sortent maître Blazius et Dame Pluche.)

PERDICAN

Donnez-moi cette lettre, je ne comprends rien à votre dispute ; mais, en
qualité de fiancé de Camille, je m'arrose le droit de la lire. « À la soeur⁸⁸⁵
Louise, au couvent de ***. » Quelle maudite curiosité me saisit malgré
moi ! Mon coeur bat avec force, et je ne sais ce que j'éprouve. – Retirez-
vous, Dame Pluche ; vous êtes une digne femme et maître Blazius est un
sot. Allez dîner ; je me charge de remettre cette lettre à la poste.

890

(Il ouvre la lettre et lit.)

(Il sort.)

(Entre un paysan.)

(Il écrit.)

PERDICAN *(seul)*

Que ce soit un crime d'ouvrir une lettre, je le sais trop bien pour le faire.
Que peut dire Camille à cette soeur ? Suis-je donc amoureux ? Quel em-

pire a donc pris sur moi cette singulière fille, pour que les trois mots écrits sur cette adresse me fassent trembler la main ? Cela est singulier ; Blazius, en se débattant avec la Dame Pluche, a fait sauter le cachet. Est-ce un crime de rompre le pli ? Bon, je n'y changerai rien. « Je pars aujourd'hui, ma chère, et tout est arrivé comme je l'avais prévu. C'est une terrible chose ; mais ce pauvre jeune homme a le poignard dans le coeur ; il ne se consolera pas de m'avoir perdue. Cependant j'ai fait tout au monde pour le dégoûter de moi. Dieu me pardonnera de l'avoir ré-
duit au désespoir par mon refus. Hélas ! Ma chère, que pouvais-je y
faire ? Priez pour moi ; nous nous reverrons demain, et pour toujours. Toute à vous du meilleur de mon âme. » « Camille. » Est-il possible ? Camille écrit cela ? C'est de moi qu'elle parle ainsi. Moi au désespoir de son refus ! Eh ! Bon Dieu ! Si cela était vrai, on le verrait bien ; quelle honte peut-il y avoir à aimer ? Elle a fait tout au monde pour me dégoûter, dit-elle, et j'ai le poignard dans le coeur ? Quel intérêt peut-elle avoir à inventer un roman pareil ? Cette pensée que j'avais cette nuit Oui, monseigneur. Est-elle donc vraie ? Ô femmes ! Cette pauvre Camille a peut-être une grande piété ! c'est de bon coeur qu'elle se donne à Dieu, mais elle a résolu et décrété qu'elle me laisserait au désespoir. Cela était convenu entre les bonnes amies avant de partir du couvent. On a décidé que Camille allait revoir son cousin, qu'on voudrait le lui faire épouser, qu'elle refuserait, et que le cousin serait désolé. Cela est si intéressant, une jeune fille qui fait à Dieu le sacrifice du bonheur d'un cousin ! Non, non, Camille, je ne t'aime pas, je ne suis pas au désespoir, je n'ai pas le poignard dans le coeur, et je te le prouverai. Oui, tu sauras que j'en aime une autre avant de partir d'ici. Holà ! Brave homme. Allez au château ; dites à la cuisine qu'on envoie un valet porter à Mademoiselle Camille le billet que voici.

(Il sort.)

LE PAYSAN

Oui, Monseigneur.

(Il frappe à une porte.)

PERDICAN

Maintenant à l'autre. Ah ! Je suis au désespoir ! Holà ! Rosette, Rosette !

ROSETTE *(ouvrant)*

C'est vous, monseigneur ! Entrez, ma mère y est.

PERDICAN

Mets ton plus beau bonnet, Rosette, et viens avec moi.

ROSETTE

Où donc ?

925

PERDICAN

Je te le dirai ; demande la permission à ta mère, mais dépêche-toi.

(Elle entre dans la maison.)

ROSETTE

Oui, monseigneur.

PERDICAN

J'ai demandé un nouveau rendez-vous à Camille, et je suis sûr qu'elle y viendra ; mais, par le ciel, elle n'y trouvera pas ce qu'elle compte y trouver. Je veux faire la cour à Rosette devant Camille elle-même.

930

SCÈNE III

Entrent Camille et le paysan.

(Le petit bois.)

LE PAYSAN

Mademoiselle, je vais au château porter une lettre pour vous, faut-il que je vous la donne ou que je la remette à la cuisine, comme l'a dit le seigneur Perdican ?

CAMILLE

Donne-la-moi.

935

LE PAYSAN

Si vous aimez mieux que je la porte au château, ce n'est pas la peine de m'attarder.

CAMILLE

Je te dis de me la donner.

(Il donne la lettre.)

LE PAYSAN

Ce qui vous plaira.

CAMILLE

Tiens, voilà pour ta peine.

940

LE PAYSAN

Grand merci ; je m'en vais, n'est-ce pas ?

CAMILLE

Si tu veux.

(Il sort.)

LE PAYSAN

Je m'en vais, je m'en vais.

(Elle se cache derrière un arbre.)

(Entrent Perdican et Rosette qui s'assoient.)

CAMILLE *(lisant)*

Perdican me demande de lui dire adieu, avant de partir, près de la petite fontaine où je l'ai fait venir hier. Que peut-il avoir à me dire ? Voilà justement la fontaine, et je suis toute portée. Dois-je accorder ce second rendez-vous ? Ah ! Voilà Perdican qui approche avec Rosette, ma soeur de lait. Je suppose qu'il va la quitter ; je suis bien aise de ne pas avoir l'air d'arriver la première. 945

CAMILLE *(cachée, à part)*

Que veut dire cela ? Il la fait asseoir près de lui ? Me demande-t-il un rendez-vous pour y venir causer avec une autre ? Je suis curieuse de savoir ce qu'il lui dit. 950

(Il lui pose sa chaîne sur le cou.)

PERDICAN *(à haute voix, de manière que Camille l'entende)*

Je t'aime, Rosette ! Toi seule au monde, tu n'as rien oublié de nos beaux jours passés ; toi seule, tu te souviens de la vie qui n'est plus ; prends ta part de ma vie nouvelle ; donne-moi ton coeur, chère enfant ; voilà le gage de notre amour. 955

ROSETTE

Vous me donnez votre chaîne d'or ?

(Il jette sa bague dans l'eau.)

PERDICAN

Regarde à présent cette bague. Lève-toi et approchons-nous de cette fontaine. Nous vois-tu tous les deux, dans la source, appuyés l'un sur l'autre ? Vois-tu tes beaux yeux près des miens, ta main dans la mienne ? Regarde tout cela s'effacer. Regarde comme notre image a disparu ; la voilà qui revient peu à peu ; l'eau qui s'était troublée reprend son équilibre ; elle tremble encore ; de grands cercles noirs courent à sa surface ; patience, nous reparaissons ; déjà je distingue de nouveau tes bras enlacés dans les miens ; encore une minute, et il n'y aura plus une ride sur ton joli visage ; regarde ! C'était une bague que m'avait donnée Camille. 960 965

CAMILLE *(à part)*

Il a jeté ma bague dans l'eau !

PERDICAN

Sais-tu ce que c'est que l'amour, Rosette ? Écoute ! Le vent se tait ; la pluie du matin roule en perles sur les feuilles séchées que le soleil ranime. Par la lumière du ciel, par le soleil que voilà, je t'aime ! Tu veux 970

bien de moi, n'est-ce pas ? On n'a pas flétri ta jeunesse ? On n'a pas infiltré dans ton sang vermeil les restes d'un sang affadi ? Tu ne veux pas te faire religieuse ; te voilà jeune et belle dans les bras d'un jeune homme. Ô Rosette, Rosette ! sais-tu ce que c'est que l'amour ?

975

ROSETTE

Hélas ! Monsieur le docteur, je vous aimerai comme je pourrai.

PERDICAN

Oui, comme tu pourras ; et tu m'aimeras mieux, tout docteur que je suis et toute paysanne que tu es, que ces pâles statues, fabriquées par les nonnes, qui ont la tête à la place du coeur, et qui sortent des cloîtres pour venir répandre dans la vie l'atmosphère humide de leurs cellules ;
tu ne sais rien ; tu ne lirais pas dans un livre la prière que ta mère t'apprend, comme elle l'a apprise de sa mère ; tu ne comprends même pas le sens des paroles que tu répètes, quand tu t'agenouilles au pied de ton lit ; mais tu comprends bien que tu pries, et c'est tout ce qu'il faut à Dieu.

985

ROSETTE

Comme vous me parlez, monseigneur !

(Il sort avec Rosette.)

PERDICAN

Tu ne sais pas lire ; mais tu sais ce que disent ces bois et ces prairies, ces tièdes rivières, ces beaux champs couverts de moissons, toute cette nature splendide de jeunesse. Tu reconnais tous ces milliers de frères, et moi pour l'un d'entre eux ; lève-toi, tu seras ma femme, et nous prendrons racine ensemble dans la sève du monde tout-puissant.

990

SCÈNE IV

Entre Le Choeur.

LE CHOEUR

Il se passe assurément quelque chose d'étrange au château ; Camille a refusé d'épouser Perdican ; elle doit retourner aujourd'hui au couvent dont elle est venue. Mais je crois que le seigneur son cousin s'est conso-⁹⁹⁵lé avec Rosette. Hélas ! La pauvre fille ne sait pas quel danger elle court en écoutant les discours d'un jeune et galant seigneur.

DAME PLUCHE *(entrant)*

Vite, vite, qu'on selle mon âne !

LE CHOEUR

Passerez-vous comme un songe léger, ô vénérable dame ? Allez-vous si promptement enfourcher derechef cette pauvre bête qui est si triste de¹⁰⁰⁰ vous porter ?

DAME PLUCHE

Dieu merci, chère canaille, je ne mourrai pas ici.

LE CHOEUR

Mourez au loin, Pluche, ma mie ; mourez inconnue dans un caveau mal-sain. Nous ferons des vœux pour votre respectable résurrection.

(À Camille qui entre.)

DAME PLUCHE

Voici ma maîtresse qui s'avance. Chère Camille, tout est prêt pour notre départ ; le baron a rendu ses comptes, et mon âne est bâti.

1005

(Elle sort.)

CAMILLE

Allez au diable, vous et votre âne ; je ne partirai pas aujourd'hui.

LE CHOEUR

Que veut dire ceci ? Dame Pluche est pâle de terreur ; ses faux cheveux tentent de se hérissier, sa poitrine siffle avec force et ses doigts s'allongent en se crispant.

1010

(Elle sort.)

DAME PLUCHE

Seigneur Jésus ! Camille a juré !

SCÈNE V

Entrent le Baron et Maître Bridaine.

MAÎTRE BRIDAINE

Seigneur, il faut que je vous parle en particulier. Votre fils fait la cour à une fille du village.

LE BARON

C'est absurde, mon ami.

1015

MAÎTRE BRIDAINÉ

Je l'ai vu distinctement passer dans la bruyère en lui donnant le bras ; il se penchait à son oreille et lui promettait de l'épouser.

LE BARON

Cela est monstrueux.

MAÎTRE BRIDAINÉ

Soyez-en convaincu ; il lui a fait un présent considérable, que la petite a montré à sa mère.

1020

LE BARON

Ô ciel ! Considérable, Bridaine ? En quoi considérable ?

MAÎTRE BRIDAINÉ

Pour le poids et pour la conséquence. C'est la chaîne d'or qu'il portait à son bonnet.

(Ils sortent.)

LE BARON

Passons dans mon cabinet ; je ne sais à quoi m'en tenir.

SCÈNE VI

Entrent Camille et Dame Pluche.

1025

(La chambre de Camille.)

CAMILLE

Il a pris ma lettre, dites-vous ?

DAME PLUCHE

Oui, mon enfant ; il s'est chargé de la mettre à la poste.

(Dame Pluche sort.)

(Elle lève la tapisserie.)

CAMILLE

Allez au salon, Dame Pluche, et faites-moi le plaisir de dire à Perdican que je l'attends ici. Il a lu ma lettre, cela est certain ; sa scène du bois est une vengeance, comme son amour pour Rosette. Il a voulu me prouver qu'il en aimait une autre que moi, et jouer l'indifférent malgré son dépit. Est-ce qu'il m'aimerait, par hasard ? Es-tu là, Rosette ?

1030

ROSETTE *(entrant)*

Oui, puis-je entrer ?

CAMILLE

Écoute-moi, mon enfant ; le seigneur Perdican ne te fait-il pas la cour ?

ROSETTE

Hélas ! Oui.

1035

CAMILLE

Que penses-tu de ce qu'il t'a dit ce matin ?

ROSETTE

Ce matin ? Où donc ?

CAMILLE

Ne fais pas l'hypocrite. – Ce matin, à la fontaine, dans le petit bois.

ROSETTE

Vous m'avez donc vue ?

CAMILLE

Pauvre innocente ! Non, je ne t'ai pas vue. Il t'a fait de beaux discours, n'est-ce pas ? Gageons qu'il t'a promis de t'épouser. 1040

ROSETTE

Comment le savez-vous ?

CAMILLE

Qu'importe comment je le sais ? Crois-tu à ses promesses, Rosette ?

ROSETTE

Comment n'y croirais-je pas ? Il me tromperait donc ? Pour quoi faire ?

CAMILLE

Perdican ne t'épousera pas, mon enfant. 1045

ROSETTE

Hélas ! je n'en sais rien.

(Rosette sort.)

CAMILLE

Tu l'aimes, pauvre fille ; il ne t'épousera pas, et la preuve, je vais te la donner ; rentre derrière ce rideau, tu n'auras qu'à prêter l'oreille et à venir quand je t'appellerai.

(Entre Perdican.)

CAMILLE *(seule)*

Moi qui croyais faire un acte de vengeance, ferais-je un acte d'humanité ? La pauvre fille a le coeur pris. Bonjour, cousin, asseyez-vous.

1050

PERDICAN

Quelle toilette, Camille ! À qui en voulez-vous ?

CAMILLE

À vous, peut-être ; je suis fâchée de n'avoir pu me rendre au rendez-vous que vous m'avez demandé ; vous aviez quelque chose à me dire ?

1055

(Haut.)

PERDICAN *(à part)*

Voilà, sur ma vie, un petit mensonge assez gros pour un agneau sans tache ; je l'ai vue derrière un arbre écouter la conversation. Je n'ai rien à vous dire qu'un adieu, Camille ; je croyais que vous partiez ; cependant votre cheval est à l'écurie, et vous n'avez pas l'air d'être en robe de voyage.

1060

CAMILLE

J'aime la discussion ; je ne suis pas bien sûre de ne pas avoir eu envie de me quereller encore avec vous.

PERDICAN

À quoi sert de se quereller, quand le raccommodement est impossible ?
Le plaisir des disputes, c'est de faire la paix.

CAMILLE

Êtes-vous convaincu que je ne veuille pas la faire ?

1065

PERDICAN

Ne raillez pas ; je ne suis pas de force à vous répondre.

CAMILLE

Je voudrais qu'on me fit la cour ; je ne sais si c'est que j'ai une robe neuve, mais j'ai envie de m'amuser. Vous m'avez proposé d'aller au village, allons-y, je veux bien ; mettons-nous en bateau ; j'ai envie d'aller dîner sur l'herbe, ou de faire une promenade dans la forêt. Fera-t-il clair de lune, ce soir ? Cela est singulier, vous n'avez plus au doigt la bague que je vous ai donnée.

1070

PERDICAN

Je l'ai perdue.

CAMILLE

C'est pour cela que je l'ai trouvée ; tenez, Perdican, la voilà.

PERDICAN

Est-ce possible ? Où l'avez-vous trouvée ?

1075

CAMILLE

Vous regardez si mes mains sont mouillées, n'est-ce pas ? En vérité, j'ai gâté ma robe de couvent pour retirer ce petit hochet d'enfant de la fontaine. Voilà pourquoi j'en ai mis une autre, et, je vous dis, cela m'a changée ; mettez donc cela à votre doigt.

PERDICAN

Tu as retiré cette bague de l'eau, Camille, au risque de te précipiter ? Est-ce un songe ? La voilà ; c'est toi qui me la mets au doigt ! Ah ! Camille, pourquoi me le rends-tu, ce triste gage d'un bonheur qui n'est plus ? Parle, coquette et imprudente fille, pourquoi pars-tu ? pourquoi, restes-tu ? Pourquoi, d'une heure à l'autre, changes-tu d'apparence et de couleur, comme la pierre de cette bague à chaque rayon de soleil ?

1080

1085

CAMILLE

Connaissez-vous le cœur des femmes, Perdican ? Êtes-vous sûr de leur inconstance, et savez-vous si elles changent réellement de pensée en changeant quelquefois de langage ? Il y en a qui disent que non. Sans doute, il nous faut souvent jouer un rôle, souvent mentir ; vous voyez que je suis franche ; mais êtes-vous sûr que tout mente dans une femme, lorsque sa langue ment ? Avez-vous bien réfléchi à la nature de cet être faible et violent, à la rigueur avec laquelle on le juge, aux principes qu'on lui impose ? Et qui sait si, forcée à tromper par le monde, la tête de ce petit être sans cervelle ne peut pas y prendre plaisir et mentir quelquefois, par passe-temps, par folie, comme elle ment par nécessité ?

1090

1095

PERDICAN

Je n'entends rien à tout cela, et je ne mens jamais. Je t'aime, Camille, voilà tout ce que je sais.

CAMILLE

Vous dites que vous m'aimez, et vous ne mentez jamais ?

PERDICAN

Jamais.

(Elle lève la tapisserie ; Rosette paraît dans le fond, évanouie sur une chaise.)

(Elle veut sortir.)

CAMILLE

En voilà une qui dit pourtant que cela vous arrive quelquefois. Que ré- 1100
pondrez-vous à cette enfant, Perdican, lorsqu'elle vous demandera
compte de vos paroles ? Si vous ne mentez jamais, d'où vient donc
qu'elle s'est évanouie en vous entendant dire que vous m'aimez ? Je
vous laisse avec elle ; tâchez de la faire revenir.

PERDICAN

Un instant, Camille, écoutez-moi. 1105

CAMILLE

Que voulez-vous me dire ? C'est à Rosette qu'il faut parler. Je ne vous
aime pas, moi ; je n'ai pas été chercher par dépit cette malheureuse en-
fant au fond de sa chaumière, pour en faire un appât, un jouet ; je n'ai
pas répété imprudemment devant elle des paroles brûlantes adressées à
une autre ; je n'ai pas feint de jeter au vent pour elle le souvenir d'une 1110

amitié chérie ; je ne lui ai pas mis ma chaîne au cou ; je ne lui ai pas dit que je l'épouserai.

PERDICAN

Écoute-moi, écoute-moi !

CAMILLE

N'as-tu pas souri tout à l'heure quand je t'ai dit que je n'avais pu aller à la fontaine ? Eh bien ! Oui, j'y étais et j'ai tout entendu ; mais, Dieu m'en est témoin, je ne voudrais pas y avoir parlé comme toi. Que feras-tu de cette fille-là, maintenant, quand elle viendra, avec tes baisers ardents sur les lèvres, te montrer en pleurant la blessure que tu lui as faite ? Tu as voulu te venger de moi, n'est-ce pas, et me punir d'une lettre écrite à mon couvent ? tu as voulu me lancer à tout prix quelque trait qui pût m'atteindre, et tu comptais pour rien que ta flèche empoisonnée traversât cette enfant, pourvu qu'elle me frappât derrière elle. Je m'étais vantée de t'avoir inspiré quelque amour, de te laisser quelque regret. Cela t'a blessé dans ton noble orgueil ? Eh bien ! Apprends-le de moi, tu m'aimes, entends-tu : mais tu épouseras cette fille, ou tu n'es qu'un lâche !

PERDICAN

Oui, je l'épouserai.

CAMILLE

Et tu feras bien.

(Ils sortent.)

PERDICAN

Très bien, et beaucoup mieux qu'en t'épousant toi-même. Qu'y a-t-il, Camille, qui t'échauffe si fort ? cette enfant s'est évanouie ; nous la ferons bien revenir, il ne faut pour cela qu'un flacon de vinaigre ; tu as voulu me prouver que j'avais menti une fois dans ma vie ; cela est possible, mais je te trouve hardie de décider à quel instant. Viens, aide-moi à secourir Rosette.

1130

SCÈNE VII

Entrent le Baron et Camille.

1135

LE BARON

Si cela se fait, je deviendrai fou.

CAMILLE

Employez votre autorité.

LE BARON

Je deviendrai fou, et je refuserai mon consentement, voilà qui est certain.

CAMILLE

Vous devriez lui parler et lui faire entendre raison.

1140

LE BARON

Cela me jettera dans le désespoir pour tout le carnaval, et je ne paraîtrai pas une fois à la cour. C'est un mariage disproportionné. Jamais on n'a

entendu parler d'épouser la soeur de lait de sa cousine ; cela passe toute espèce de bornes.

CAMILLE

Faites-le appeler, et dites-lui nettement que ce mariage vous déplaît.
Croyez-moi, c'est une folie, et il ne résistera pas.

1145

LE BARON

Je serai vêtu de noir cet hiver ; tenez-le pour assuré.

CAMILLE

Mais parlez-lui, au nom du ciel ! C'est un coup de tête qu'il a fait ; peut-être n'est-il déjà plus temps ; s'il en a parlé, il le fera.

(Il sort.)

LE BARON

Je vais m'enfermer pour m'abandonner à ma douleur. Dites-lui, s'il me demande, que je suis enfermé, et que je m'abandonne à ma douleur de le voir épouser une fille sans nom.

1150

(Entre Perdican.)

CAMILLE

Ne trouverai-je pas ici un homme de coeur ? En vérité, quand on en cherche, on est effrayé de sa solitude. Eh bien, cousin, à quand le mariage ?

1155

PERDICAN

Le plus tôt possible ; j'ai déjà parlé au notaire, au curé et à tous les paysans.

CAMILLE

Vous comptez donc réellement que vous épouserez Rosette ?

PERDICAN

Assurément.

CAMILLE

Qu'en dira votre père ?

1160

PERDICAN

Tout ce qu'il voudra ; il me plaît d'épouser cette fille ; c'est une idée que je vous dois, et je m'y tiens. Faut-il vous répéter les lieux communs les plus rebattus sur sa naissance et sur la mienne ? Elle est jeune et jolie, et elle m'aime ; c'est plus qu'il n'en faut pour être trois fois heureux. Qu'elle ait de l'esprit ou qu'elle n'en ait pas, j'aurais pu trouver pire. On crierait et on raillerait ; je m'en lave les mains.

1165

CAMILLE

Il n'y a rien là de risible ; vous faites très bien de l'épouser. Mais je suis fâchée pour vous d'une chose : c'est qu'on dira que vous l'avez fait par dépit.

PERDICAN

Vous êtes fâchée de cela ? Oh ! Que non.

1170

CAMILLE

Si, j'en suis vraiment fâchée pour vous. Cela fait du tort à un jeune homme, de ne pouvoir résister à un moment de dépit.

PERDICAN

Soyez-en donc fâchée ; quant à moi, cela m'est bien égal.

CAMILLE

Mais vous n'y pensez pas ; c'est une fille de rien.

PERDICAN

Elle sera donc de quelque chose, lorsqu'elle sera ma femme.

1175

CAMILLE

Elle vous ennuiera avant que le notaire ait mis son habit neuf et ses souliers pour venir ici ; le coeur vous lèvera au repas de noces, et le soir de la fête vous lui ferez couper les mains et les pieds, comme dans les contes arabes, parce qu'elle sentira le ragoût.

PERDICAN

Vous verrez que non. Vous ne me connaissez pas ; quand une femme est douce et sensible, franche, bonne et belle, je suis capable de me conten-¹¹⁸⁰ter de cela, oui, en vérité, jusqu'à ne pas me soucier de savoir si elle parle latin.

CAMILLE

Il est à regretter qu'on ait dépensé tant d'argent pour vous l'apprendre ; c'est trois mille écus de perdus.

1185

PERDICAN

Oui ; on aurait mieux fait de les donner aux pauvres.

CAMILLE

Ce sera vous qui vous en chargerez, du moins pour les pauvres d'esprit.

PERDICAN

Et ils me donneront en échange le royaume des cieux, car il est à eux.

CAMILLE

Combien de temps durera cette plaisanterie ?

PERDICAN

Quelle plaisanterie ?

1190

CAMILLE

Votre mariage avec Rosette.

PERDICAN

Bien peu de temps ; Dieu n'a pas fait de l'homme une oeuvre de durée :
trente ou quarante ans, tout au plus.

CAMILLE

Je suis curieuse de danser à vos noces !

PERDICAN

Écoutez-moi, Camille, voilà un ton de persiflage qui est hors de propos. ¹¹⁹⁵

CAMILLE

Il me plaît trop pour que je le quitte.

PERDICAN

Je vous quitte donc vous-même, car j'en ai tout à l'heure assez.

CAMILLE

Allez-vous chez votre épousee ?

PERDICAN

Oui, j'y vais de ce pas.

(Entre Rosette.)

CAMILLE

Donnez-moi donc le bras ; j'y vais aussi.

1200

PERDICAN

Te voilà, mon enfant ! Viens, je veux te présenter à mon père.

ROSETTE *(se mettant à genoux)*

Monseigneur, je viens vous demander une grâce. Tous les gens du village à qui j'ai parlé ce matin m'ont dit que vous aimiez votre cousine, et que vous ne m'avez fait la cour que pour vous divertir tous deux ; on se moque de moi quand je passe, et je ne pourrai plus trouver de mari dans le pays, après avoir servi de risée à tout le monde. Permettez-moi de vous rendre le collier que vous m'avez donné et de vivre en paix chez ma mère.

1205

CAMILLE

Tu es une bonne fille, Rosette ; garde ce collier, c'est moi qui te le donne, et mon cousin prendra le mien à la place. Quant à un mari, n'en sois pas embarrassée, je me charge de t'en trouver un. 1210

PERDICAN

Cela n'est pas difficile, en effet. Allons, Rosette, viens, que je te mène à mon père.

CAMILLE

Pourquoi ? Cela est inutile.

(Il sort avec Rosette.)

PERDICAN

Oui, vous avez raison, mon père nous recevrait mal ; il faut laisser passer le premier moment de surprise qu'il a éprouvée. Viens avec moi, nous retournerons sur la place. Je trouve plaisant qu'on dise que je ne t'aime pas quand je t'épouse. Pardieu ! Nous les ferons bien taire. 1215

(Entre un valet.)

(Le valet sort.)

(Rentre Perdican.)

CAMILLE

Que se passe-t-il donc en moi ? Il l'emmène d'un air bien tranquille. Cela est singulier : il me semble que la tête me tourne. Est-ce qu'il l'épouserait tout de bon ? Holà ! Dame Pluche, Dame Pluche ! N'y a-t-il 1220

donc personne ici ? Courez après le seigneur Perdican : dites-lui vite qu'il remonte ici, j'ai à lui parler. Mais qu'est-ce donc que tout cela ? Je n'en puis plus, mes pieds refusent de ne soutenir.

PERDICAN

Vous m'avez demandé, Camille ?

1225

CAMILLE

Non, non.

PERDICAN

En vérité, vous voilà pâle ; qu'avez-vous à me dire ? Vous m'avez fait rappeler pour me parler ?

(Elle sort.)

CAMILLE

Non, non. – Ô Seigneur Dieu !

SCÈNE VIII

(Un oratoire.)

(Entre CAMILLE ; elle se jette au pied de l'autel.)

(Entre Perdican.)

CAMILLE

M'avez-vous abandonnée, ô mon Dieu ? Vous le savez, lorsque je suis venue, j'avais juré de vous être fidèle ; quand j'ai refusé de devenir

1230

l'épouse d'un autre que vous, j'ai cru parler sincèrement devant vous et ma conscience ; vous le savez, mon père ; ne voulez-vous donc plus de moi ? Oh ! Pourquoi faites-vous mentir la vérité elle-même ? Pourquoi suis-je si faible ? Ah ! Malheureuse, je ne puis plus prier !

1235

PERDICAN

Orgueil ! Le plus fatal des conseillers humains, qu'es-tu venu faire entre cette fille et moi ? La voilà pâle et effrayée, qui presse sur les dalles insensibles son coeur et son visage. Elle aurait pu m'aimer, et nous étions nés l'un pour l'autre ; qu'es-tu venu faire sur nos lèvres, orgueil, lorsque nos mains allaient se joindre ?

1240

CAMILLE

Qui m'a suivie ? Qui parle sous cette voûte ? Est-ce toi, Perdican ?

(Il la prend dans ses bras.)

PERDICAN

Insensés que nous sommes ! Nous nous aimons. Quel songe avons-nous fait, Camille ? Quelles vaines paroles, quelles misérables folies ont passé comme un vent funeste entre nous deux ? Lequel de nous a voulu tromper l'autre ? Hélas ! Cette vie est elle-même un si pénible rêve : pourquoi encore y mêler les nôtres ? Ô mon Dieu ! le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici-bas ! Tu nous l'avais donné, pêcheur céleste, tu l'avais tiré pour nous des profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau ; et nous, comme des enfants gâtés que nous sommes, nous en avons fait un jouet. Le vert sentier qui nous amenait l'un vers l'autre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris, il se perdait dans un si tranquille horizon ! Il a bien fallu que la vanité, le bavardage et la colère vinssent jeter leurs rochers informes sur cette route céleste, qui nous aurait conduits à toi dans un baiser ! Il a bien fallu que

1245

1250

nous nous fissions du mal, car nous sommes des hommes. Ô insensés !
Nous nous aimons. 1255

CAMILLE

Oui, nous nous aimons, Perdican ; laisse-moi le sentir sur ton coeur. Ce Dieu qui nous regarde ne s'en offensera pas ; il veut bien que je t'aime ; il y a quinze ans qu'il le sait.

(Il l'embrasse ; on entend un grand cri derrière l'autel.)

PERDICAN

Chère créature, tu es à moi ! 1260

CAMILLE

C'est la voix de ma soeur de lait.

PERDICAN

Comment est-elle ici ? Je l'avais laissée dans l'escalier, lorsque tu m'as fait rappeler. Il faut donc qu'elle m'ait suivi sans que je m'en sois aperçu.

CAMILLE

Entrons dans cette galerie ; c'est là qu'on a crié. 1265

PERDICAN

Je ne sais ce que j'éprouve ; il me semble que mes mains sont couvertes de sang.

CAMILLE

La pauvre enfant nous a sans doute épiés ; elle s'est encore évanouie ; viens, portons-lui secours ; hélas ! Tout cela est cruel.

(Camille sort.)

(Camille rentre.)

PERDICAN

Non, en vérité, je n'entrerais pas ; je sens un froid mortel qui me paralyse. Vas-y, Camille, et tâche de la ramener. Je vous en supplie, mon Dieu ! Ne faites pas de moi un meurtrier ! Vous voyez ce qui se passe ; nous sommes deux enfants insensés, et nous avons joué avec la vie et la mort ; mais notre cœur est pur ; ne tuez pas Rosette, Dieu juste ! Je lui trouverai un mari, je réparerai ma faute ; elle est jeune, elle sera riche, elle sera heureuse ; ne faites pas cela, ô Dieu ! Vous pouvez bénir encore quatre de vos enfants. Eh bien ! Camille, qu'y a-t-il ?

CAMILLE

Elle est morte. Adieu, Perdican !